

**Camus chez les Justes, Le Chambon-sur-Lignon, 1942-1943,
collectif dirigé par Anne Prouteau, éditions Bleu autour, 2024.**

Le séjour d'Albert Camus au Chambon-sur-Lignon, en pleine Seconde Guerre mondiale, a duré quatorze mois, et il peut à juste titre être inscrit dans les actes de résistance des Français à l'occupation nazie qui s'exerçait alors en toute violence.

Le Chambon-sur-Lignon est une commune du Vivarais, attenant au Velay, dans la Haute-Loire, sur le revers oriental du Massif Central. C'est une région montagneuse et froide, connue de longue date comme lieu de refuge et de résistance au pouvoir : elle avait abrité les protestants huguenots contre la persécution des catholiques pendant environ un siècle (1685-1789).

Le plateau du Chambon-sur-Lignon a été un lieu d'accueil clandestin pour les Juifs pourchassés par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. D'où l'attribution à ce lieu géographique du mot « Justes » qui désigne dans la tradition rabbinique les non juifs ayant protégé des Juifs victimes de persécution.

Cependant, ce n'est pas dans ce but qu'Albert Camus, à l'aube de ses trente ans, est venu au Chambon-sur-Lignon, il tient à le dire haut et fort pour ne pas usurper un mérite, encore moins un titre de gloire, qu'il n'a pas eu. Ses raisons sont d'abord purement médicales : il lui fallait en urgence soigner au grand air de la montagne une tuberculose pulmonaire ancienne devenue menaçante. Il se trouve que sa belle-famille connaissait l'endroit, relativement proche de la ville de Saint-Etienne où Camus est allé régulièrement pendant son séjour faire contrôler son pneumothorax, si déprimante que lui ait paru cette ville.

Il se rendait également en train à Lyon, mais pour d'autres raisons qui ont à voir, elles, avec la résistance au pouvoir nazi. Il y rencontrait notamment René Leynaud, très impliqué dans le réseau Combat, qui fut fusillé par les Allemands le 11 juin 1944, dans cette période terrible qui précéda de peu la Libération. La mort de René Leynaud causa à Camus un immense chagrin et lui donna le sentiment d'une injustice du sort puisque la mort frappa son ami mais pas lui.

En tout cas, les lieux qu'il connut et fréquenta à cette époque sont loin d'avoir laissé Camus insensible. Rien de plus différents que le plateau sombre et vert du Vivarais, qui fut pour lui une découverte très inattendue, et l'Algérie méditerranéenne si chère à son cœur, qu'il avait exaltée par exemple dans *Noces*. Ce pays où il est amené à vivre lui cause des impressions ambiguës mais les descriptions qu'il en fait, par exemple dans ses lettres à Maria Casarès, sont loin d'être négatives, et même souvent assez belles. Le livre publié par les éditions Bleu autour propose une assez bonne iconographie. Faite de cartes postales et de photos anciennes, elle donne une idée des lieux où il a vécu en 1942-1943 et qui ne pouvaient laisser indifférent un écrivain comme lui. Il en parle souvent sous le nom du hameau où il habitait, Le Panelier. Le dessin de couverture et ceux qui émaillent les pages intérieures en sont une autre illustration ; ils sont dus à Jacques Ferrandez qui est bien connu comme dessinateur-voyageur et comme illustrateur de plusieurs textes de Camus.

L'ensemble des contributions donne l'idée d'un « essai choral ». Plus d'une demi-douzaine de voix ou de plumes s'y expriment sous la direction exigeante d'Anne Prouteau, universitaire et présidente de la Société des études camusiennes. Un témoignage de première importance est celui du cinéaste franco-américain Pierre Sauvage, auteur d'un documentaire intitulé *Les armes de l'esprit* (1990) par lequel il s'est acquitté d'une dette de reconnaissance : pendant la guerre, ses parents d'origine juive avaient trouvé refuge au Chambon-sur-Lignon où il est né en 1944.

Entre autres rencontres ayant compté pour Camus pendant son séjour, il y a celle avec André Chouraqui, né comme lui en Algérie dans les mêmes années (en 1917, soit quatre ans avant Camus). Parmi les plusieurs vies qu'a menées ce penseur et homme d'action, il y a le séjour qu'il a effectué sur le plateau du Chambon-sur-Lignon où il s'est employé, dans le cadre de l'OSE (Organisation de secours aux enfants), à placer des enfants juifs dans des familles paysannes pour qu'ils échappent aux nazis.

L'ambiance générale de ces lieux pénétrés par l'esprit de résistance n'a pu manquer d'influencer Camus qu'animait déjà, il est vrai, l'esprit de révolte et qui s'est orienté vers l'action concrète et située. Cette mutation de l'écrivain au pays des Justes est soulignée par plusieurs des contributeurs et sera confirmée par lui-même quelques années plus tard : « J'ai commencé la guerre de 1939 en pacifiste et je l'ai finie en résistant. »

Nul doute aussi que son œuvre littéraire a été influencée par ce qu'il a vu et vécu au Chambon-sur-Lignon et par les réflexions qu'il en a tirées. *Le Malentendu*, pièce de théâtre dont la première représentation date de l'été 1944, a été entièrement écrite à cette époque, ainsi qu'une part importante de ses *Lettres à un ami allemand*, publiées en 1945 avec une dédicace à René Leynaud. Mais c'est surtout *La Peste*, publiée en 1947, qui fait écho avec le séjour de quatorze mois de Camus chez les Justes du Vivarais.